

classe. Le sifflement de la machine retentit et le train s'ébranla pendant que Joseph Wilmot parlait.

Le vieux commis jeta un regard inquiet sur son frère cadet. Sa pâleur livide avait disparu, mais ses sourcils fortement marqués étaient encore contractés.

— Joseph ! Joseph ! dit Sampson, Dieu m'est témoin que je suis heureux de vous revoir après une séparation de 35 ans, et tout que je pourrai retrancher sur mes faibles appointements je vous le donnerai bien volontiers. Mais je préférerais que vous ne fassiez pas ce voyage avec moi. Je ne pense pas qu'il puisse en résulter aucun bien.

— Ne vous inquiétez pas de ce qui en résultera. J'ai à vous parler. Vous êtes un aimable frère, vous qui voulez m'éloigner aussitôt après notre première rencontre. J'ai à vous parler, Sampson Wilmot. Je veux le voir, cet homme. Je sais comment le monde m'a traité pendant ces trente-cinq dernières années, et je suis curieux de savoir aussi comment le même monde, juste et compatissant, a traité le misérable qui me tenta et me trahit, Henri Dunbar !

Sampson Wilmot tremblait comme une feuille. Sa santé avait toujours été faible depuis la seconde attaque de paralysie, ce terrible et silencieux ennemi dont la main invisible avait frappé le vieux commis pendant qu'il était assis à son bureau, sans lui avoir donné le moindre avertissement. Sa santé était faible, et la secousse de sa rencontre avec son frère, ce pauvre frère perdu et déshonoré, qu'il avait cru mort pendant trente-cinq ans, avait été presque trop forte pour lui. Et ce n'était pas tout encore. Une terreur indicible s'empara de lui à l'idée d'une rencontre entre Joseph Wilmot et Henri Dunbar. Le vieillard se souvenait des paroles de son frère :

— Qu'il songe qu'il l'échappera belle si à notre première rencontre il n'a rien à payer.

Sampson Wilmot avait prié nuit et jour pour que pareille rencontre n'eût pas lieu. Elle avait été retardée pendant trente-cinq ans.

Allait-elle s'effectuer maintenant ?

Il regarda la figure de son frère avec inquiétude.

— Joseph, murmura-t-il, j'aimerais mieux que vous ne vinssiez pas avec moi à Southampton, j'aimerais mieux que vous ne vissiez pas M. Dunbar. Vous avez été maltraité, cruellement et injustement maltraité, personne ne le sait mieux que moi ; mais il y a si longtemps, Joseph, il y a si longtemps de cela. Les mauvais sentiments s'éteignent chez un homme à mesure que les années s'envolent, n'est-ce pas, Joseph ? Le temps guérit toutes les vieilles blessures, et nous apprenons à pardonner aux autres comme nous espérons d'être pardonnés nous-mêmes, n'est-ce pas, Joseph ?

— Pour vous, c'est possible, répondit le réproché avec fureur ; mais pour moi, non !

Il n'en dit pas plus long et croisa ses bras sur sa poitrine.

Il regardait droit devant lui par la portière du compartiment, mais le riant paysage à travers lequel courait le train re-semblait pour lui à une feuille de papier blanc : il ne voyait rien.

Sampson Wilmot était assis en face de lui, et contemplant avec malaise cette figure sombre et contractée.

Le commis prit un billet pour son frère à la première station. Mais Joseph continua à garder le silence.

Une heure s'écoula sans qu'il ouvrit la bouche.

Il n'avait pas d'affection pour son frère ; le monde l'avait endurci ; les conséquences de ses propres fautes, en retombant lourdement sur sa tête, avaient agri sa nature. L'homme qu'il avait aimé et en qui il avait eu confiance, était à ses yeux la cause première de sa honte et de sa misère, et cette pensée influait dans son opinion sur le reste des hommes.

Il ne pouvait croire en la bonté de personne, en se souvenant quelle avait été jadis sa confiance dans Henri Dunbar.

Les frères étaient seuls dans le compartiment.

Sampson regarda la sombre figure placée en face de lui pendant quelque temps, puis il se couvrit, en soupirant le visage avec son mouchoir et se renversa dans un coin du compartiment.

Mais il ne dormit pas ; il était agité et inquiet ; il se sentait faible ; ses oreilles bourdonnaient étrangement, et devant ses yeux obscurcis flottait un brouillard inaccoutumé.

Il essaya de parler une fois ou deux, mais il lui sembla qu'il n'avait pas la force d'articuler les mots qui lui venaient à l'esprit.

Ensuite ses idées devinrent confuses ; le bruit du train en marche résonna d'une façon monotone à ses oreilles et devint de plus en plus fort à chaque instant, jusqu'à ce qu'enfin il lui parut affreux, insupportable, et lui fit l'effet d'un coup de tonnerre perpétuel qui l'assourdissait et l'égarait.

Le train avançait rapidement vers Basingstoke, lorsque Joseph Wilmot fut tout à coup tiré de sa sombre rêverie.

C'était quelque chose de terrible qui avait fait tréssaillir le réproché et donné à sa figure une expression d'horreur.

VII. — LE COUP DE LA MORT

Le vieux commis était tombé de son siège et gisait immobile au fond du compartiment.

Il avait été frappé d'une troisième attaque de paralysie, depuis longtemps sans doute regardée comme inévitable, mais que sa rencontre inattendue avec son frère à la gare de Waterloo avait peut-être hâtée.

Joseph Wilmot s'agenouilla à côté de son frère inanimé. C'était un vagabond et un paria, et les scènes d'horreur n'étaient pas nouvelles pour lui.

Il avait vu la mort sous tous ses aspects divers, et la reine des Terreurs ne l'épouvantait guère.

Il était endurci, plongé jusqu'au cou dans le crime, et les souffrances d'autrui le trouvaient insensible. L'amour qu'il éprouvait pour sa fille était peut-être le dernier rayon de sentiment que conservât sa nature perverse.

Mais il fit néanmoins tout ce qu'il put pour ranimer le vieillard sans connaissance. Il dénoua sa cravate, déboutonna son gilet et porta la main au cœur pour voir s'il battait.

Le cœur battait par saccades, comme si l'âme fatiguée du vieux commis eût essayé faiblement de s'échapper de l'enveloppe terrestre qui la retenait.

— Il vaudrait mieux peut-être que cette attaque fût fatale, murmura Joseph Wilmot, j'irais ainsi tout seul au-devant d'Henri Dunbar.

Le train arriva à Basingstoke. Joseph mit la tête à la portière et appela un facteur à haute voix.

Le facteur s'empressa d'accourir à cet appel impatient.

— Mon frère a une attaque, s'écria Joseph, aidez-moi à le sortir du compartiment et vous enverrez ensuite chercher un médecin.

Le corps inanimé fut soulevé par deux hommes robustes qui le portèrent dans la salle d'attente et le déposèrent sur un sofa.

La cloche retentit et le train de Southampton continua sa marche sans les deux voyageurs.

Au bout d'un moment toute la gare fut en émoi. Un gentleman avait eu une attaque d'apoplexie et se mourait.

Le médecin arriva en moins de dix minutes. Il secoua la tête après avoir examiné le malade.

— Mauvaise affaire, dit-il, très mauvaise, mais nous allons faire de notre mieux. Y a-t-il quelqu'un, avec ce gentleman ?

— Oui, monsieur, répondit le facteur en montrant Joseph, cette personne est avec lui.

Le médecin de province jeta un regard soupçonneux sur Joseph Wilmot qui avait certainement l'air d'un vagabond de la tête aux pieds, et d'un hardi coquin en lutte avec la société qu'il défilait dans sa haine.

— Etes-vous... un... parent de ce gentleman ? demanda le docteur avec hésitation.

— Oui, je suis son frère.

— Je vous conseillerais de le faire transporter à l'hôtel le plus rapproché. J'enverrai une garde-malade pour le soigner. Savez-vous si cette attaque est la première qu'il ait eue ?

Non, je ne sais.

Le regard du médecin devint plus soupçonneux encore en recevant cette réponse.

— C'est étrange, dit-il, que vous qui vous proclamez son frère, vous ne puissiez me fournir aucun renseignement à ce sujet.

Joseph Wilmot répondit avec une insouciance presque méprisante.

— C'est étrange, mais on a vu dans ce monde des choses bien plus étranges que celle-là. Il y avait des années que nous ne nous étions vus, mon frère et moi et notre rencontre a eu lieu aujourd'hui.

L'homme inanimé fut emporté de la gare dans une auberge voisine... modeste et simple maison, mais propre et bien tenue.

On le porta dans une chambre à coucher dont les fenêtres, garnies de persiennes à l'antique, avaient vue sur la grande route poussiéreuse.

Le médecin déploya toute son habileté, mais il ne put faire reprendre connaissance au malade. Son âme s'était déjà envolée. Le corps n'était plus qu'un morceau d'argile immobile sous la blanche couverture, et Joseph Wilmot, assis au pied du lit le regardait d'un air sombre.

La femme qui devait servir de garde malade ne tarda pas à arriver, et s'installa au chevet. Mais elle n'eut pas grand-chose à faire.

— Y a-t-il quelque espoir qu'il en réchappe ? demanda Joseph avec émotion au médecin qui se disposait à se retirer.

— Je crois bien que non...

— Sera-ce bientôt fini ?

— Bientôt, je pense. Je ne crois pas qu'il dépasse les vingt-quatre heures.

Après cet arrêt, le médecin attendit quelques instants, comptant sur quelque exclamation de surprise ou de douleur de la part du frère du moribond, mais il n'y en eut aucune, et le médecin prit congé après avoir précipitamment souhaité le bonsoir.

Il se faisait tard, et les ombres du crépuscule enveloppant la figure de Joseph Wilmot la rendaient plus sombre encore qu'elle ne l'avait été dans le wagon.

— J'en suis bien aise, murmura-t-il je serai seul pour recevoir Henri Dunbar.

La chambre à coucher dans laquelle se trouvait le malade ouvrait sur un petit salon. Le sac de voyage et le portemanteau de Sampson avait été déposées dans ce salon.

Joseph Wilmot fouilla les poches des habits qu'on avait enlevés à son frère.

Celles du gilet contenaient quelque menue monnaie, et plusieurs clefs attachées ensemble, et dans celle du vieux pardessus se trouvait un agenda dont la couverture en cuir était presque usée.

Joseph emporta ces objets dans le salon, ferma la porte entre les deux appartements et demanda ensuite de la lumière.

La servante qui apporta des bougies lui demanda s'il avait diné.

— Oui, dit-il, j'ai diné il y a cinq heures, apportez-moi de l'eau-de-vie.

La jeune fille monta un petit carafon de spiritueux et un verre, qu'elle déposa sur une table, puis elle se retira.

Aussitôt qu'elle fut sortie, Joseph Wilmot ferma la porte à clef.

— Je ne veux pas d'intrus, murmura-t-il ; ces gens de province sont toujours curieux.

Il s'assit à la table, se versa un verre de brandy, le but et rapprocha de lui une des bougies.

Il avait mis l'argent, les clefs et l'agenda dans l'une de ses poches. Il tira d'abord l'agenda et l'examina. Il renfermait cinq billets de la banque d'Angleterre, de cinq livres chacun, et une lettre.

La lettre était adressée à Henri Dunbar, et portait le cachet officiel de la banque. Le nom de Stéphen Balderby était écrit au bas de l'enveloppe dans le coin à gauche.

— Tiens ! tiens ! murmura Joseph Wilmot, ceci est la lettre de bienvenue que le plus jeune associé adresse à son chef. J'en aurai soin.

Il remit la lettre dans la poche de l'agenda, et puis regarda les notes au crayon sur différentes pages.